

# **LES AMIS DES ARCHIVES**

*de la Haute-Garonne*



11-14, bd Griffoul-Dorval 31400 TOULOUSE  
Tél. le mercredi après-midi : 05.62.26.85.72  
Site internet de l'association : [www.2a31.net](http://www.2a31.net)  
Courriel de l'association : [amis.archives@laposte.net](mailto:amis.archives@laposte.net)

---

Tél. Archives départementales : 05.34.31.19.70  
Fax : 05.34.31.19.71  
Site internet : [www.archives.cg31.fr](http://www.archives.cg31.fr)  
Courriel : [archives@cg31.fr](mailto:archives@cg31.fr)

## **PETITE BIBLIOTHÈQUE N° 174**

ISSN 1762-4649

(SUPPLÉMENT A LA « LETTRE DES AMIS » N° 246 du 31 décembre 2010)

## **UN DESSIN A LA PLUME INEDIT DE 1333 AUX ARCHIVES DEPARTEMENTALES DE LA HAUTE-GARONNE**

*par Jean-Pierre SUAU,*



# UN DESSIN A LA PLUME INEDIT DE 1333 AUX ARCHIVES DEPARTEMENTALES DE LA HAUTE-GARONNE

*Jean-Pierre SUAU*

## **La Vierge et l'Enfant d'un registre de la commanderie hospitalière de Magrian (Aude)**

Ce registre de Magrie<sup>1</sup>, daté de 1333 à l'avant dernière ligne du premier paragraphe<sup>2</sup>, concerne les possessions de la commanderie des Hospitaliers de Magrian (Aude), dépendant alors du Grand Prieuré de Saint-Gilles et plus tard devenue un membre de la commanderie de Douzens<sup>3</sup>. Entièrement restauré, remonté et relié en 1999 par l'Atelier Reliural Laurenchet, ce registre, conservé aux Archives départementales de la Haute-Garonne<sup>4</sup>, comportait primitivement au moins 188 folios, car il y a des manques vers la fin. La numérotation (primitive) est indiquée en chiffres romains sur chaque folio, qui mesure 41 cm de haut sur 30 cm de largeur<sup>5</sup>. On distingue nettement des traces de réglures réalisées par le copiste pour déterminer la largeur des marges de gauche (environ 5,2 cm) et de droite (environ 5,5 cm, soit 2 pouces de large).

---

<sup>1</sup> Arch. dép. Haute-Garonne, H Malte registre 1334, n° 3. La commanderie de Magrian (ainsi dénommée dans le texte) se trouvait dans l'actuel village de Magrie, à trois kilomètres environ au sud de Limoux (Aude, canton et arrondissement de Limoux).

Pour la période antérieure au document étudié, voir l'importante recherche de Blandine Sire, *La commanderie de Magrian (Aude) aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Université de Toulouse-Le Mirail, mémoire de maîtrise sous la direction de Maurice Berthe et de Pierre Bonnassie, octobre 1993, 234 p. (Toulouse, Bibliothèque d'études méridionales : TU 2174) ; et son article sur « La commanderie hospitalière de Magrie aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles », dans le *Bulletin de la Société d'études scientifiques de l'Aude*, t. XCIV, 1994, p. 93-102, 7 fig. En 1177, un acte mentionne la donation de l'église de Magrie, par Pons d'Arce, archevêque de Narbonne, à Pierre Galtier, commandeur de l'Hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem, à Saint-Gilles (Paris, BnF, coll. Doat, t. 55, fol. 342, cité par B. Sire, 1993, p. 18).

<sup>2</sup> Le chevalier Bernard *Olit* est alors *preceptor* (commandeur) de la commanderie de Magrian ; en 1334, on le retrouve à Douzens.

<sup>3</sup> Pierre Gérard et Élisabeth Magnou, *Cartulaires des templiers de Douzens*, Paris, Bibliothèque nationale, 1965, ('Collection de documents inédits sur l'histoire de France', série in-8°- vol. 3), 367 p., carte p. 364<sup>ter</sup>. Laurent Macé, *La commanderie templière de Douzens : étude de la constitution du patrimoine au XII<sup>e</sup> siècle*, Université de Toulouse II-Le Mirail, mémoire de maîtrise sous la direction de Maurice Berthe et de Pierre Bonnassie, 1990, 176 p. (Toulouse, Bibliothèque d'études méridionales : TU 1487).

<sup>4</sup> La présence de ce rare dessin à l'encre m'avait été signalée, il y a déjà plusieurs années, par M. Mohammed Néfraoui, alors chargé du reconditionnement des registres du fonds de Malte aux Archives départementales de la Haute-Garonne. Qu'il soit ici sincèrement remercié pour avoir attiré mon attention sur cet admirable document de l'époque gothique, dont il perçut tout de suite la qualité artistique et l'intérêt historique.

<sup>5</sup> Les mesures les plus courantes au XIV<sup>e</sup> siècle, relevées par Janine Lunet pour Toulouse, sont les suivantes : 23 sur 35 cm ; 32 sur 45 cm, et pour les plus grands formats 50 sur 74 cm - « Les papiers employés à Toulouse au XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle », *Annales du Midi*, t. 64, 1952, p. 256-263, avec (p. 260-262) une liste des filigranes le plus souvent utilisés, mais absents sur le registre de Magrie.



Figure 1

Avant de décrire la belle initiale historiée<sup>6</sup> *R* de *Recognitiones*, dessinée à la plume (fig. 1) en tête du registre (premier folio actuel) et destinée à annoncer au lecteur le début du texte des redevances à payer tous les ans le jour de Noël (*in festo natalis Domini*), il faut d'abord noter l'utilisation très précoce du papier - et non du parchemin - pour composer ce registre. On sait qu'en France les moulins à papier<sup>7</sup> - dont le matériau était composé à partir de vieux chiffons et de fibres de chanvre - ont commencé à se développer sous le règne de Philippe IV le Bel (1285-1314), après l'Italie<sup>8</sup> qui eut longtemps le monopole de la fabrication en Occident. Sous le règne de Philippe VI de Valois (1328-1350), on trouve la mention d'une papeterie en Champagne, à Troyes<sup>9</sup> (Aube), en 1348 ; et quelques années plus tard (1356) dans le Comtat-Venaissin. C'était donc, en 1333 et dans nos régions, un produit rare et coûteux : à Toulouse, le plus ancien moulin à papier connu<sup>10</sup>, installé sur l'île de Tounis, ne date que du début du XV<sup>e</sup> siècle ; celui du Bazacle est mentionné en 1438.

<sup>6</sup> Sur l'évolution de ce type d'illustration : J.-J.-G. Alexander, *La lettre ornée*, Paris, Chêne éd., 1979, 119 p.

<sup>7</sup> « Les moulins à papier. Un patrimoine à découvrir », *Métiers d'art*, mai-juin 2008.

<sup>8</sup> En Occident, les premiers moulins à papier sont localisés en Italie, à Fabriano (1293) et à Bologne (1293).

<sup>9</sup> « Papetiers et papiers », *Nos ancêtres. Vie et Métiers*, n° 32, juillet-août 2008, p. 70-76, ici p. 70-71.

<sup>10</sup> Véronique Lamazou-Duplan et Laetitia Soula, « Artisans et métiers du livre à Toulouse aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles : échos des registres de notaires », *Le livre dans la région toulousaine et ailleurs... au Moyen Âge*, (Sophie Cassagnes-Brouquet et Michelle Fournié éd., Toulouse, Université de Toulouse-Le Mirail, Collection « Méridiennes », 2010, p. 33-56, ici p. 36-37. Voir également l'article pionnier de l'abbé Raymond Corraze (1870-1947) sur « Un moulin à papier à Toulouse en 1419 », *Contribution à l'histoire de la papeterie en France*,

L'écriture, homogène, indique que tous les actes du registre ont été recopiés en même temps : en 1333 et à la même époque où nous situons - vers 1330 - la belle copie de la charte de coutumes de Montsaunès (Haute-Garonne)<sup>11</sup>.

Il faut aussi attirer l'attention sur la décoration filigranée, caractéristique de cette époque et également présente dans l'enluminure parisienne<sup>12</sup>. Elle encadre la lettre historiée du début de ce registre, se combine à elle et se métamorphose en se fondant d'un filigrane à l'autre. On pourra s'amuser à les suivre dans les deux marges de la page et pénétrer ainsi dans l'imaginaire et la virtuosité du dessinateur, au tracé à la plume sans repentir. Dans l'Aude, les lettres filigranées apparaissent, dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, dans l'évangélaire de Saint-Nazaire de Carcassonne<sup>13</sup> ; ils sont particulièrement utilisés dans l'enluminure toulousaine<sup>14</sup> de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, et dès la dernière décennie du XIII<sup>e</sup> siècle.

L'autre intérêt de cette représentation est de montrer, à l'état 'brut', un admirable dessin à la plume, non enluminé ou rehaussé de couleur. On comprend bien, dans ce rare exemple inédit, la place importante tenue par le dessin linéaire, librement mis en place et tracé sans aucune hésitation. On ne peut qu'admirer la pureté et la sûreté du trait du dessinateur pour mettre en place ses personnages ou l'ensemble du cadre et de son décor : par exemple, les minutieux feuillages naturalistes du rinceau formant la hampe de la lettrine, ou les indications données pour décorer de fleurettes le fond losangé de la scène et prévoir, de part et d'autre du trône, l'emplacement réservé à deux blasons.

Pour s'en tenir à un exemple appartenant au monde des hospitaliers, nous choisirons un psautier - livre d'Heures enluminé sur parchemin et réalisé à Paris entre 1282 et 1286, pour Jean de Villiers<sup>15</sup>, grand prieur de France, entre 1282-1285 et figuré dans le manuscrit, puis grand Maître de l'ordre, entre 1285 et 1293. Dans ce très beau psautier, qui comprend plus d'une trentaine d'enluminures, celle du folio 12 r<sup>o</sup> n'a jamais été terminée : simplement dessinée à l'encre, elle représente, en haut les deux saints diacres *Laurent* et *Étienne* ; en bas

---

t. VI, *La papeterie dans le Midi*, Grenoble, 1941, p. 13-19 ; *Id.*, « L'industrie du papier à Toulouse (1500-1530) », *Revue historique de Toulouse*, t. XXIII, n° 78, 1<sup>er</sup> trim. 1936, p. 48-64.

<sup>11</sup> Jean-Pierre Suau, « Simples remarques sur l'enluminure de la charte de coutumes de Montsaunès : 1288 ou vers 1330 ? », *Amis des archives de la Haute-Garonne, Lettre des Amis*, n° 242, 30 avril 2010, p. 15-17 ; pour la reproduction de la charte, voir le n° 241, du 28 février 2010, en page de couverture.

<sup>12</sup> François Avril, « Un enlumineur ornementaliste parisien de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle : Jacobus Mathey (Jacquet Maci ?) », *Bulletin monumental*, 1971, p. 249-264 ; Patricia Stirnemann, « Fils de la Vierge. L'initiale à filigranes parisienne : 1140-1314 », *Revue de l'art*, n° 90, 1990, p. 58-73.

<sup>13</sup> Arch. dép. Aude, G 288, fol. 72 v<sup>o</sup> ; Jean Blanc, Sylvie Caucanas et Françoise Fassina, *Trésors d'enluminure en pays d'Aude (IX<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Carcassonne, Maison des Mémoires, 11 février-1<sup>er</sup> avril 2000, 74 p., ici fig. p. 24 et p. 45, 47.

<sup>14</sup> Hiromi Haruna-Czaplicki, *Les manuscrits enluminés exécutés pour Bernard de Castanet évêque d'Albi de 1276 à 1308 et la production du livre à Toulouse aux alentours de 1300*, Université de Toulouse II-Le Mirail, thèse de doctorat, sous la direction de Michèle Pradalier-Schlumberger, soutenue le 20 décembre 2006 ; *Id.*, « Note sur le ms. 1252 de la Bibliothèque municipale de Toulouse : un sacramentaire d'Albi réalisé au tournant du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle et son décor à filigranes à l'encre », *Le livre dans la région toulousaine...*, p. 59-71, ici p. 65-67 ; *Id.*, « Le décor des manuscrits de Bernard de Castanet et l'enluminure toulousaine vers 1300 », *Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France*, t. LXVIII, année 2008, [à paraître].

<sup>15</sup> Sotheby's, *The Burdett Psalter and Hours, lot 50 in the sale of Western Manuscripts and Miniatures*, (introduction de Janet Backhouse), Londres, vente du 23 juin 1998, 24 p., ici fig. p. 19, pour le dessin à l'encre du folio 12 r<sup>o</sup>. À juste raison, les auteurs du catalogue insistent (p. 20) sur la grande qualité et rareté de ces beaux dessins à l'encre. *Laurent* porte le gril de son supplice, *Étienne* les pierres de sa lapidation et *Catherine* la roue où elle fut vainement attachée. *Marguerite* s'apprête à tuer le dragon placé sous ses pieds, mais l'enlumineur n'a pas eu le temps ou la possibilité de lui faire tenir la hampe d'une croix dans sa main droite, pourtant à demi fermée. Les auteurs du catalogue de vente pensent que ce dessin préparatoire est resté inachevé à la suite de la nomination de Jean de Villiers comme grand maître de l'Ordre (septembre 1285) et de son départ de France pour la Terre Sainte (*Ibid.*, p. 9).

les saintes *Marguerite* et *Catherine*, bien reconnaissables à leurs attributs iconographiques (fig. 2). Ils portent tous, dans une main, le livre des Évangiles, signe de leur Foi.



Figure 2

Dans cette initiale historiée, *Marie et l'Enfant Jésus* constituent le sujet principal de la page (fig. 3), sans doute pour évoquer Noël, à la fois jour de la naissance du Christ et du paiement des redevances dues aux hospitaliers de Magrian. Tous deux regardent vers leur droite, comme dans la scène classique de l'*Adoration des mages* qui a influencé le dessinateur, ainsi que le montre aussi la grande étoile dessinée au-dessus de la tête de la Vierge<sup>16</sup>. Jésus est debout à la droite de Marie, encore assise<sup>17</sup> - comme les *Vierges en Majesté* romanes - sur un trône de format quadrangulaire qui se termine par des feuillages naturalistes. Couronnée, elle porte un voile court retombant délicatement sur le haut de son manteau posé sur une tunique. Sur le plan iconographique<sup>18</sup>, on notera surtout la présence de l'*oiseau* tenu par l'Enfant et dont le sens a généralement donné lieu à de nombreuses interprétations symboliques, souvent difficiles à éclaircir (passereau, chardonneret, colombe, etc.)<sup>19</sup>. Notons aussi qu'un second oiseau, aux ailes déployées<sup>20</sup>, se tient au pied du trône, en bas et à droite : nous ignorons pourquoi il est là et ce qu'il peut bien signifier.

<sup>16</sup> Ce n'est pas ici une allusion à un des nombreux qualificatifs donnés à la Vierge dans les litanies : *Stella maris* (Étoile de la mer).

<sup>17</sup> Comme pour la *Vierge à l'Enfant* du musée Massey, à Tarbes, où Jésus est sur son genou droit (Michèle Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc : la sculpture gothique (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, fig. 277, p. 328). Sur la célèbre statue d'orfèvrerie de l'église de Roncevaux (Navarre espagnole), Marie, également assise, regarde tendrement son Fils debout sur son côté gauche. D'après Danielle Gaborit-Chopin, ancienne directrice du département des Objets d'art au Musée du Louvre, « cette statue, âme de bois recouverte d'argent, a été réalisée à Toulouse, dans les dernières années du XIII<sup>e</sup> ou au début du XIV<sup>e</sup> siècle. » - (*L'Art au temps des rois maudits. Philippe le Bel et ses fils 1285-1328* (Danielle Gaborit-Chopin dir.), Paris, Grand Palais, 17 mars-29 juin 1998, Paris, Réunion des musées nationaux éd., 1998, p. 183 et fig. 5). Il serait intéressant de rechercher des parallèles dans la production locale : en dehors de la sculpture, nous pensons plus particulièrement au vitrail de la *Vierge à l'Enfant vénérés par deux anges*, provenant de l'église des Jacobins de Toulouse et aujourd'hui conservé à la cathédrale Saint-Étienne - (Maurice Prin et Jean Dieuzaide, *L'Ensemble conventuel des Jacobins de Toulouse*, Toulouse, Les Amis des Archives de la Haute-Garonne éd., 2007, fig. p. 198).

<sup>18</sup> Sur l'iconographie de la Vierge à l'Enfant à cette époque et dans notre région, voir les exemples étudiés par Michèle Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc...*, p. 245 et suiv. Au XIV<sup>e</sup> siècle, la position debout de la *Vierge à l'Enfant* sera la plus fréquente : Marie est alors plus ou moins hanchée, pour contrebalancer le poids de l'Enfant tenu sur un des deux bras.

<sup>19</sup> Nombreux exemples facilement accessibles dans Maurice Vloberg, *La Vierge et l'Enfant dans l'art français*, Paris et Grenoble, B. Arthaud éd., 2<sup>ème</sup> éd., 1954, 322 p., en particulier page 111 pour la Vierge de Saint-Aventin (Haute-Garonne). Sur les *Vierges et l'Enfant à l'oiseau*, voir les p. 184-195.

Localement, dans le deuxième quart du XIV<sup>e</sup> siècle, l'*oiseau* est également présent sur la statue de Notre-Dame de Bonne Nouvelle, provenant du cloître de Saint-Sernin et aujourd'hui conservée au musée des Augustins (M. Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc...*, p. 247 et fig. 210, p. 246). Voir aussi, vers 1340 et à Carcassonne, la statue de Notre-Dame de la Santé, où Marie (debout) porte l'Enfant qui joue avec un oiseau (fig. 237, p. 276). Toujours dans le deuxième quart du XIV<sup>e</sup> siècle, l'Enfant tient des colombes dans un petit panier (sans doute en souvenir de sa Présentation au Temple) sur la belle Vierge en albâtre de l'ancienne collégiale de Montpezat-de-Quercy (Tarn-et-Garonne).

À la même époque, en Basse-Normandie, sur la statue en pierre de la *Vierge à l'Enfant* (assise) de l'église Notre-Dame de Martinvast (Manche), l'Enfant présente de ses deux mains la « colombe aux ailes déployées de l'Esprit Saint, symbole de sa naissance virginale », selon Brigitte Béranger-Menand, *Du ciseau du sculpteur au sourire des saints. Sculpture gothique de la Manche (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Saint-Lô, Collection « Patrimoine » 11, 2005, n° 24, p. 118-119. Pour la Manche, deux autres statues de *Vierges et l'Enfant à l'oiseau* (debout) sont également reproduites : celle de l'église de Le Ham (canton de Montebourg), également datée du 2<sup>ème</sup> quart du XIV<sup>e</sup> siècle (n° 28, p. 124-125), et celle de Senouville, où l'Enfant Jésus semble tout occupé à retenir par une aile une colombe (n° 29, fig. p. 125). Merci à Geneviève Moulin-Fossey qui m'a fait connaître cette belle étude sur son département d'origine.

Dans le Vexin normand, la Vierge de Ménesqueville (Eure) est tout aussi célèbre. Le catalogue de l'exposition itinérante, d'abord présentée à Caen puis, entre le 16 janvier et le 20 avril 2009, dans le réfectoire de l'Ensemble conventuel des Jacobins de Toulouse, a reproduit plusieurs de ces statues - (*Chefs d'œuvre du Gothique en Normandie. Sculpture et orfèvrerie du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle* (sous la direction de Catherine Arminjon et de Sandrine Berthelot, Milan, Continents Editions, 2008). Toujours vers la même période, on retrouve ce thème de l'*oiseau* sur les statues de Guéhébert (Manche, n° 17 et fig. p. 151), de Martinvast, déjà citée (Manche,



Figure 3

Enfin, deux monstres ont pris place sous les pieds de la Vierge<sup>21</sup> : à gauche, un *dragon* et à droite, une tête de *lion* (renversée et semblable à celles du décor marginal). Ce n'est pas un simple décor ou une fantaisie de l'enlumineur, comme dans le reste du haut de la marge, où deux têtes de lions crachent, de leur gueule ouverte, à gauche le départ de l'arc placé au-dessus de la scène et à droite des filigranes, comme le ferait une gargouille rejetant au loin de l'eau. Au contraire, tout ici est symbolique et en rapport avec le célèbre verset 13 du psaume 90 (91) : « Sur l'aspic et le basilic, tu marcheras et tu fouleras le *lion* et le *dragon*. » On trouve parfois cette iconographie dans des psautiers gothiques : par exemple, pour en rester à l'enluminure et au sujet de la *Vierge à l'Enfant*, dans le *Psautier Amesbury*<sup>22</sup>, enluminé à

n° 18, p. 151-152 et fig. p. 152), ou celle, un peu plus ancienne (1<sup>er</sup> quart du XIV<sup>e</sup> siècle), de Saint-Germain-d'Aunay (Orne) (notice n° 10, p. 146, fig.) et de Fontenay-sur-Mer (Manche, fig. p. 72 et n° 9, p. 145), ou plus récente (dernier quart du XIV<sup>e</sup> siècle) de La Feuillie (Manche) (fig. p. 79 et notice 23, p. 155).

Le thème de la *Vierge et l'Enfant à l'oiseau* connaît donc un véritable succès dans cette première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

<sup>20</sup> Certains auteurs, amateurs de symbolisme, ont parfois expliqué ce déploiement des ailes de l'oiseau comme une annonce de la Crucifixion du Christ, dont les bras ont été aussi déployés sur la hampe de la croix.

<sup>21</sup> Dans son livre sur *La Vierge notre médiatrice*, Grenoble, B. Arthaud éd., 1938, ch. II, p. 41-64, Maurice Vloberg, a étudié le thème de 'La Vierge au serpent', mais il n'établit aucune distinction entre les différents animaux figurant sous ses pieds.

<sup>22</sup> Oxford, All Souls College, ms 6, fol. 4. Ce psautier anglais était destiné au couvent des religieuses d'Amesbury, de l'ordre de Fontevault, et à la dévotion privée, comme le rappelle encore la nonne agenouillée et

Salisbury vers 1260, et où Marie allaite son Fils, tandis qu'elle foule, sous ses pieds, un *lion* (à gauche) et un *dragon* (à droite) : certes plus faciles à représenter et à identifier que l'*aspic* et le *basilic* ! Il en est de même sur l'admirable *Vierge à l'Enfant* du *Psautier de Robert de Lisle*<sup>23</sup> (fig. 4), enluminé en Angleterre vers 1330 et caractéristique de l'art de Cour. Dans cette enluminure, pleine de grâce, de tendresse, et fortement influencée par l'art parisien de Jean Pucelle († en 1334), l'Enfant tient un oiseau dans sa main droite, tout en jouant avec le voile court de sa maman. Sous les pieds de la Vierge, on reconnaît parfaitement le dragon (également à droite) et le lion dont la crinière bouclée et enroulée en gros copeaux évoque déjà celles sorties, à Toulouse, du ciseau du maître de Rieux, au pied du gisant de Jean Tissandier<sup>24</sup>, évêque de Rieux entre 1324 et 1348, et à Saint-Bertrand-de-Comminges, au pied de celui d'Hugues de Châtillon<sup>25</sup> évêque de Comminges de 1336 à 1352.

Comme la Vierge, le *Christ-Sauveur*, triomphant du péché et de la mort, peut aussi fouler à ses pieds le lion et le dragon : depuis les années 1210-1215, il accueille ainsi le fidèle sur le trumeau du portail central sud de la cathédrale Notre-Dame de Chartres (Eure-et-Loir)<sup>26</sup>.

En 1333, l'enlumineur du registre de Magrie et ses commanditaires hospitaliers n'ignoraient donc point cette iconographie 'savante', directement empruntée aux *Psalmes*. Pour ce précieux et beau document, si bien documenté et conçu pour une commanderie d'Hospitaliers de l'Aude, on ignore toutefois le lieu où ce registre a été recopié et partiellement décoré sur l'actuelle première page du registre. Sans doute à Toulouse - (ou dans la région 'toulousaine' au sens large du terme, entre Toulouse et Narbonne ?) - qui avait su profiter de la présence de l'Université créée en 1229, et où se trouvait désormais un important foyer de copistes et d'enlumineurs<sup>27</sup>.

---

en prière devant la Vierge et l'Enfant : Richard Marks et Nigel Morgan, *The Golden Age of English Manuscript Painting. 1200-1500*, New York, George Braziller, 1981, fig. V, p. 11.

<sup>23</sup> Londres, British Library, ms Arundel 83, fol. 131 v<sup>o</sup>: ce grand psautier (33,8 cm x 22,5 cm) a été donné, en 1339, par Robert de Lisle à sa fille Audere. Reproduction en couleur et en pleine page dans François Avril, *L'enluminure à l'époque gothique. 1200-1420*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 1995, p. 96. Sur ce manuscrit, voir essentiellement l'étude de Lucy Freeman Sandler, *The Psalter of Robert de Lisle in the British Library*, Oxford, Oxford University Press, 1983, 142 p.

<sup>24</sup> Provenant de sa chapelle funéraire Notre-Dame de Rieux (consacrée en 1343), dans l'ancien couvent des Cordeliers de Toulouse et à présent conservé au Musée des Augustins : Michèle Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc...*, p. 184-186 pour les clefs de voûtes et p. 209-233 pour les statues.

<sup>25</sup> Michèle Pradalier-Schlumberger, *Toulouse et le Languedoc...*, p. 236-245 ; *Id.*, « La chapelle d'Hugues de Castillon », *Congrès archéologique de France. 1996. Toulousain et Comminges*, Paris, 2002, p. 93-100.

<sup>26</sup> Il a été très souvent reproduit, aussi bien dans les nombreuses monographies consacrées à cette cathédrale que dans des ouvrages plus 'généraux', comme celui de Willibald Sauerländer, *La sculpture gothique en France. 1140-1270*, Paris, Flammarion, 1972, pl. 109 (ensemble du trumeau) et texte p. 113.

<sup>27</sup> Sur l'enluminure toulousaine à la fin du XIII<sup>e</sup> et dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, voir les notices pionnières et stimulantes de François Avril, dans *L'Art au temps des rois maudits. Philippe le Bel et ses fils 1285-1328* (Danielle Gaborit-Chopin dir.), Paris, Grand Palais, 17 mars-29 juin 1998, Paris, Réunion des musées nationaux, 1998, p. 326-334. Voir aussi les travaux universitaires d'Hiromi Haruna-Czaplicki, signalés plus haut en n. 14, et en dernier lieu les deux études de Maria Alexandra Bilotta, « Le Décret de Gratien. Un manuscrit de droit canonique toulousain reconstitué », *Art de l'enluminure*, n<sup>o</sup> 24, mars-avril-mai 2008, 65 p. ; *Id.*, « Nouvelles considérations sur un manuscrit toulousain du *Décret de Gratien* reconstitué », dans *Le livre dans la région toulousaine et ailleurs au Moyen Âge...*, p. 73-83.



Figure 4



Détail de l'initiale historiée R de la figure 3

